Aa. Vv., Littératures francophones: un corp(u)s étranger?

Maria Chiara Gnocchi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/41341>

DOI : 10.4000/studifrancesi.41341

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 226-228

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Chiara Gnocchi, « Aa. Vv., *Littératures francophones: un corp(u)s étranger?* », *Studi Francesi* [En ligne], 142 (XLVIII | I) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/41341> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.41341>

Ce document a été généré automatiquement le 9 septembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Aa. Vv., Littératures francophones: un corp(u)s étranger?

Maria Chiara Gnocchi

RÉFÉRENCE

«Présence francophone», n. 60 (2003), Dossier principal: *Littératures francophones: un corp(u)s étranger?*

- 1 Ce n'est pas la première fois que la revue «Présence francophone» aborde les littératures francophones d'un point de vue institutionnel, et ce surtout depuis sa nouvelle série, lancée au milieu des années 80. Rappelons par exemple le n. 26, intitulé *Dépendance et autonomie des littératures francophones* (1985); le n. 28, sur *L'édition littéraire* (1986; dirigé, comme le précédent, par Jacques Michon); ou encore le n. 30, sur *La réception critique* (1987, sous la direction de Pierre Hébert). En 2003, à l'occasion de sa 60^e livraison, «Présence francophone» présente les résultats d'enquêtes et de réflexions sur l'enseignement des littératures francophones, avec une attention particulière pour l'Amérique du Nord; le dossier, réalisé sous la direction d'Aliko Songolo, s'intitule *Littératures francophones: un corp(u)s étranger?*
- 2 Aliko Songolo (professeur à l'University of Wisconsin, Madison) ouvre le volume en rappelant que l'avènement des littératures francophones dans les départements d'études françaises des États-Unis date de la fin des années 60, et que cette ouverture a correspondu à une remise en question généralisée des cursus des sciences humaines et des littératures de langue anglaise, à laquelle ont participé aussi bien les études féministes que les études ethniques. Des recherches menées au fil des années révèlent que la place réservée à la francophonie n'a fait que croître depuis, si bien que les universités les plus importantes comptent aujourd'hui au moins deux spécialistes dans ce domaine; autant dire que les littératures francophones sont aujourd'hui présentes aux États-Unis «sans doute plus, ou mieux, que dans la plupart des pays reconnus comme 'ayant le français en partage'» («Présentation», p. 5). Songolo met aussi l'accent

sur les ambiguïtés propres à la notion de francophonie («sa très grande diversité, sa très plurielle identité»), qui stimulent d'un côté l'intérêt du public, mais qui «entravent du même coup sa cohérence comme 'champ' à l'instar des autres spécialisations avec lesquelles elle est appelée à cohabiter dans les départements de français ou de littérature» (p. 6); et le terme «champ» peut évidemment être interprété dans sa double acception de «domaine» et de «champ littéraire» au sens bourdieusien.

- 3 Le dossier proprement dit s'articule autour de quelques grandes questions: les «modalités de l'entrée de la francophonie dans les départements de français ou de littérature», les «conditions d'existence et surtout d'épanouissement» de ces littératures, une fois leur place acquise à l'Université, les rapports qu'elles entretiennent avec d'autres catégories d'étude déjà établies comme canoniques et enfin aux «alliances» possibles avec d'autres champs, en particulier avec les *Cultural Studies* et les *Postcolonial Studies* (deux approches critiques qui, très développées en Amérique, sont encore loin de bouleverser les systèmes universitaires français).
- 4 La contribution de Thomas Spear (professeur au Lehman College et au Graduate Center de City University of New York) nous offre une traversée de l'univers scolaire états-unien des années 1970 à nos jours du double point de vue de l'élève et du professeur: il s'agit à la fois d'une étude scientifique de l'enseignement du français aux États-Unis et d'un «témoignage personnel et subjectif sur le sujet» (p. 13). D'une part, Thomas Spear atteste que, parmi les langues étrangères qui s'enseignent aux États-Unis, le français a toujours occupé une place importante, mais loin derrière l'espagnol. D'autre part, au sein des départements de français, la langue et les littératures étudiées se sont progressivement «francophonisées» (p. 21), et les postes sont aujourd'hui souvent occupés par des écrivains et des professeurs venus d'Afrique et des Antilles – ce que les professeurs n'acceptent pas tous sans polémique. Ce panorama du système universitaire nord-américain est suivi par la présentation de son équivalent français, aux yeux de l'auteur beaucoup plus décevant: dans toute la France, il n'y a que deux chaires universitaires consacrées aux études francophones (celle de Beïda Chikhi, à l'Université de Strasbourg-2, et celle de Jacques Chevrier, à Paris-4), et si quelques auteurs francophones enseignent dans une dizaine d'autres facultés, les écrivains de l'extérieur de l'Hexagone figurent rarement aux programmes des écoles primaires et secondaires (p. 31).
- 5 L'article suivant est cosigné par Fernando Lambert et Josias Semujanga, qui ont mené une enquête (grâce à l'outil informatique notamment, interrogeant les sites web des départements de français canadiens) sur les «Parcours de l'enseignement des littératures francophones au Canada» – sans doute vaut-il la peine de rappeler que dans le tout premier numéro de «Présence francophone», paru en 1970, paraissait une conférence de Maurice Lebel intitulée *L'enseignement universitaire de la littérature canadienne-française au Canada et à l'étranger*. Les données obtenues par Lambert et Semujanga au début du nouveau siècle montrent que, implantées au Canada depuis les années 1970, les littératures francophones sont enseignées dans toutes les grandes universités du pays; cependant elles «demeurent une discipline marginale dans le programme d'enseignement des études littéraires au Canada en général et au Québec en particulier» (p. 40). Deux phénomènes non corrélés expliqueraient cette situation: du côté anglophone, l'intérêt croissant pour la francophonie littéraire est dû à l'influence des universités états-uniennes, qui montrent une ouverture dans ce sens à la même époque (cf. l'article cité de Thomas Spear); du côté francophone, par contre,

l'idéologie nationaliste qui a érigé la littérature québécoise au rang de littérature nationale induit une dualité entre le corpus français et le corpus québécois, le reste de la francophonie apparaissant comme le tiers exclu (cf. aussi J. Semujanga, *Liminaire*, «Tangence», n. 49: *L'enseignement des littératures francophones de l'Afrique et des Antilles*, p. 5-8). «Tous se passe – notent les auteurs – comme si les Québécois se considéraient [...] comme francophones lorsqu'il s'agit du combat politique; et que, lorsqu'il s'agit de l'enseignement de la littérature de langue française, ils se situaient délibérément en marge du mouvement francophone»; de plus, faisant preuve d'un certain snobisme, l'université québécoise se constituerait volontiers comme «le centre à partir duquel les autres littératures francophones doivent se définir» (p. 42).

- 6 La contribution de Cilas Kemedjio, *Associate Professor* de français à l'Université de Rochester dans l'État de New York, prolonge l'étude de Thomas Spear. Assumant et confirmant le fait que la littérature francophone est de plus en plus étudiée dans les universités états-uniennes, et qu'un grand nombre de postes sont affectés à ce domaine, Kemedjio se questionne sur les stratégies que l'on peut mettre en place pour développer et pérenniser cette discipline au sein des départements de français. Le point de vue de l'auteur, qui s'appuie lui aussi largement sur son expérience personnelle, est que le destin de la littérature francophone repose surtout sur une «banalisation» (c'est-à-dire sur le passage d'un statut exceptionnel à une présence ordinaire dans le paysage académique) qui se fera par l'"infiltration" des murailles disciplinaires érigées par les littératures établies. Or, la tactique de l'infiltration implique la recherche «des lieux communs et des intersections qui se tissent entre la francophonie littéraire et culturelle et les autres disciplines» (p. 62); autrement dit, «seule une démarche recherchant constamment la collaboration entre la francophonie et les autres composantes du champ académique pourra permettre une présence durable des études francophones dans l'institution universitaire» (p. 54).
- 7 Roberta Hatcher, *Assistant Professor* des littératures de langue française de l'Afrique subsaharienne et des Antilles au College of William and Mary dans l'État de Virginie, consacre le dernier article du dossier à une interrogation de la définition même de «littérature francophone», et à une mise en question de l'adéquation de la catégorie d'études correspondante. Roberta Hatcher soutient que, si l'avènement des études francophones dans les départements de français états-uniens est un fait dont il faut évidemment se réjouir, il faut cependant reconnaître que les enseignants américains n'ont pas suffisamment profité de leur distance culturelle par rapport à la France «pour réfléchir de façon critique sur la nature de cette discipline ou sur les suppositions qui la sous-tendent» (p. 66). L'intérêt croissant des universités pour les littératures francophones est sans conteste un phénomène américain et même, plus largement, «anglo-saxon», puisque le domaine a aussi connu un grand essor au Royaume-Uni au cours des dix dernières années (cf. aussi C. Britton et M. Syrotinski, éd., «Paragraph», vol. 24, n. 3, numéro spécial *Francophone Texts and Postcolonial Theory*), «mais nous n'avons qu'à comparer l'impact des études postcoloniales sur les études anglaises à celui des études francophones sur l'étude du français pour apprécier combien celles-ci doivent au discours français, et au discours politique de la francophonie en particulier» (p. 66). Roberta Hatcher propose «tout bonnement» de ne plus parler de «littérature francophone», un domaine qui rappelle celui du Commonwealth des années 1970 et 1980. Or, dans le monde anglophone le discours critique a conduit, au fil des années, à la mise en doute du concept de la «littérature du Commonwealth» (l'auteur cite en particulier les attaques virulentes de Salman Rushdie) et au développement inverse des

études dites postcoloniales. Inversement, l'establishment français est resté insensible à ces idées, et l'institutionnalisation et la consolidation des champs littéraires des littératures «périphériques» d'expression française n'ont pas été accompagnées d'un débat théorique concernant l'épistémologie de ce domaine ou ses incidences sur l'étude de la littérature française «proprement dite». L'auteur suggère en conclusion de soumettre le concept de littérature francophone (concept «fantôme»!) à un regard critique visant le contenu réel du discours qu'il implique; «et pourquoi pas, comme Rushdie, essayer d'imaginer un cadre qui permettrait à de nouvelles formes de ces littératures d'émerger sans se préoccuper de leur langue d'origine?» (p. 75).